

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 34/1

2007

DOI: 10.11588/fr.2007.1.45034

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

LE CŒUR DE JEANNE

Peu avant la grande peste, le Dominicain Nicoluccio di Ascoli entame un sermon consacré tout entier à la nécessité pour le cœur du chrétien d'être en permanence tourné vers Dieu par cette définition: »Le principe de la vie et de la mort corporelle est situé dans le cœur. Et le principe de la vie et de la mort spirituelle l'est aussi. Si nos cogitations sont bonnes, nos œuvres le sont aussi«¹. Pour un contemporain de Jeanne donc, le cœur² était double. D'un côté, un muscle lié au sang et à la respiration, source de vie et de chaleur. Toute vie commençait par le cœur (le fœtus s'animait en premier par le cœur) et dès que le cœur était touché, elle s'arrêtait. En ce sens, le cœur appartenait aux médecins et faisait partie des sciences naturelles. Mais il était aussi un symbole d'identité, le lieu où se manifestait le courage du chevalier (Richard Cœur de Lion) ou la grâce de Dieu.

Du vivant de Jeanne, les mentions de son cœur sont très rares et pratiquement toutes liées à son ardeur au combat. Ainsi le Ditié³ mentionne-t-il son cœur digne de celui des preux. Au procès de 1431, les juges lui demandent si les voix l'ont appelée Pucelle au grand cœur⁴ (par assimilation avec la Pucelle Cœur d'Acier, la vierge guerrière qui est l'une des héroïnes du roman de Perceforest). La réponse est négative. La proximité étymologique (plus visible d'ailleurs en latin qu'en français) joue ici: avoir du cœur, c'est avoir du courage.

C'est avec sa mort, que le cœur de Jeanne se met à fonctionner sur le mode de l'exception. Deux témoignages seulement, dont un au cours du procès en nullité. Voici comment Guillaume Manchon prêtre et notaire de la curie de Rouen, témoin direct du procès de 1431 termine son récit de la mort de la Pucelle: »Il a entendu dire par Jean Fleury clerc du bailli que le bourreau leur avait confié que quand son corps eut été brûlé par le feu et réduit en cendres, le cœur demeura intact (*illaesus*) et plein de sang. (...) Les cendres et tout ce qui restait d'elle furent jetées par lui à la Seine«⁵. Bien que ni Jean Fleury ni le bailli n'aient été interrogés et que Manchon, qui est en son troisième interrogatoire en cette fin de décembre 1455, n'ait jamais rien dit de tel jusque là, il s'agit probablement d'un fait réel. Le cœur de Jeanne n'a pas brûlé ou a mal brûlé malgré les efforts des Anglo-Bourguignons (l'échafaud de plâtre signalé par certains, le double allumage du bûcher mentionné dans le Bourgeois de Paris⁶, le premier pour étouffer la condamnée, le second pour la réduire en cendres). Manchon parle ici d'anomalie, d'exception au cours normal et naturel des choses. Le fait est présenté comme authentique (une chaîne de témoins respectables, bien placés puisque chargés de l'exécution, lorsque Jeanne fut remise au bras séculier) et en même temps invérifiable (dès qu'il acquiert le statut d'exception, le cœur de Jeanne disparaît). Deux problèmes donc

1 Xavier MASSON, Une voix dominicaine dans la cité: le comportement exemplaire du chrétien dans l'Italie du Trecento d'après les sermons de Nicoluccio. di Ascoli, Thèse Nanterre 2005, t. 2, sermon 53.

2 Colloque »Micrologus« (»Il cuore«) 2002, Lausanne 2003; Le *cuor* au Moyen Âge (Sénéfiance 30 [1991]).

3 Jules QUICHERAT, Les procès de Jeanne d'Arc, Paris 1841-49, t. 5, p. 11, strophe 26.

4 Colette BEAUNE, Jeanne d'Arc, Paris 2004, p. 168.

5 Pierre DUPARC, Procès en nullité de la condamnation de Jeanne d'Arc, 5 vol., Paris 1977-88, t. 5, p. 435 (Guillaume Manchon).

6 Colette BEAUNE, Journal d'un bourgeois de Paris, Paris 1990, p. 296-297.

très liés: pourquoi Manchon a-t-il fait cette déclaration tardive et pour quelles raisons le cœur de Jeanne put-il être considéré comme *illaesus*?

Revenons à Nicoluccio. La première partie du sermon est consacrée au cœur comme principe de vie corporelle. À des considérations peu originales sur l'incertitude de l'heure de notre mort, succède une comparaison entre les rites funéraires des chrétiens et des romains. L'apothéose de Tibère fait l'objet des lignes suivantes: »Ainsi il est dit dans le *De nugis curialium* de Gautier Map que lorsque le corps de l'empereur Tibère fut brûlé, son cœur fut trouvé intact entre ses ossements. Cette résistance au feu ne peut être sans raison. Tibère avait été empoisonné«. Mêmes mots, même scène. J'ai cherché alors dans deux directions. L'une, Tibère, n'a pas été fructueuse. Même si Suétone mentionne bien les soupçons d'empoisonnement qui pesèrent sur l'entourage impérial⁷, le cœur intact au milieu des flammes lui est inconnu. Rien non plus chez Tacite ou Dion Cassius ni d'ailleurs chez Gautier Map. La seconde, le crime de poison, s'est avérée nettement plus positive grâce à la consultation du livre de Franck Collard⁸. En effet, l'incorruptibilité du cœur des empoisonnés est une certitude médicale exposée dès la première moitié du XII^{ème} siècle dans le *Traité des poisons* de Pietro d'Abano. Celui-ci s'appuie sur les affirmations de l'Histoire naturelle de Pline: »Le feu ne peut consumer le cœur de ceux qui sont morts empoisonnés«⁹ et sur le prologue à la vie de Caligula¹⁰ où Suétone raconte la plus célèbre affaire d'empoisonnement politique de l'Antiquité qui aboutit en 73 à la mort prématurée de Germanicus le fils adoptif de Tibère. »Son cœur fut retrouvé intact après la crémation, signe évident de poison, car Nature le veut ainsi«. S'en suivit un procès contre Pison dont Pline cite les pièces. Les *Annales* de Tacite¹¹ consacrent plusieurs chapitres à cette histoire au livre deux.

Le rapport au poison des élus de Dieu n'est pas celui des grands hommes de l'antiquité. En principe, les saints échappent aux tentatives faites contre eux. Ainsi pour saint Jean le patron de Jeanne: »L'apôtre prit la coupe pleine de poison et se protégeant d'un signe de croix but le tout. Le breuvage resta sans effet«¹². D'autres bienheureux sont avertis par avance des mauvaises intentions d'autrui: ils sont donc en mesure de dénoncer le coupable et le vecteur du poison. La tentative d'empoisonnement n'est pas un brevet de sainteté mais il est certain qu'elle donne à ses victimes, qu'elles y échappent ou non, une aura particulière.

Les clercs qui interrogent lors des procès connaissent-ils ces références? En 1430, l'actualité politique venait de les leur rappeler. Quand Philippe duc de Brabant mourut, des bruits d'empoisonnement coururent. Philippe le Bon qui héritait eut besoin de prouver que la mort de son prédécesseur était naturelle. Il fit ouvrir le cadavre et en sortir le cœur¹³. Il fut examiné par les médecins qui n'allèrent pas pour autant que l'on sache jusqu'à tenter de le faire brûler. Ces références étaient évidemment surtout familières aux médecins. Jean Tiphaine maître ès arts et médecin est interrogé à Paris en 1456. Il avait examiné Jeanne en 1431 quand celle-ci était tombée malade dans la prison de Rouen. La tentative d'empoisonnement est à l'arrière-plan de ce témoignage¹⁴. La Pucelle affirme que la cause de sa maladie est une carpe envoyée par l'évêque Cauchon. Empoisonnée ou seulement avariée? La grâce de Dieu lui permet d'en réchapper. L'autre médecin, Guillaume de la Chambre¹⁵ se contente lui d'évoquer des fièvres de nature indéterminée guéries par une saignée.

7 Suetone, *Vie des douze Césars*, t. 2, éd. Henri AILLOUD, Paris 1999, p. 57.

8 Franck COLLARD, *Le poison au Moyen Âge*, Paris 2003.

9 Pline, *Histoire naturelle*, t. 11, éd. Alfred ERNOUT, Paris 1947, XI, c. 187, p. 87.

10 Suetone (voir n. 7) t. 2, p. 62, Caligula.

11 Tacite, *Annales*, éd. P. VILLEUMIER, Paris 1990, II, c. 55, p. 116-117.

12 Jacques de Voragine, *La légende dorée*, éd. Alain BOUREAU, Paris 2004, p. 73.

13 Franck COLLARD, *Ouvrir pour découvrir; réflexions sur les expertises de cadavres empoisonnés à l'époque médiévale*, dans: Danielle QUERUEL (dir.), *Le corps à l'épreuve*, Langres 2002, p. 177-190.

14 DUPARC, *Procès* (voir n. 5), t. 4, p. 34, Jean Tiphaine.

15 *Ibid.*, p. 36, Guillaume de la Chambre.

Dernier aspect possible de ces références antiques: le bûcher de Jeanne put-il être assimilé à une apothéose? À priori non. L'église est hostile à la crémation et l'idée qu'un individu – fut-ce un excellent empereur ou un général victorieux – puisse devenir Dieu impossible dans un monde chrétien. Pourtant c'était le seul cas où le bûcher, conduisant à la gloire et à Dieu, cessait d'être un supplice infamant. Nos clercs rouennais sont certes moins familiers que Nicoluccio des rituels antiques. Mais quand Isembard de la Pierre dit qu'au moment où Jeanne expira, on vit apparaître au milieu des flammes une colombe blanche¹⁶, à quoi pense-t-il? Un tel prodige s'était produit lors de l'apothéose d'Auguste¹⁷ avec l'apparition d'un aigle. Depuis toute apothéose était typologiquement un bûcher surmonté d'un aigle (colonne Faustine). La colombe du Saint Esprit remplaça l'aigle au-dessus du bûcher des martyrs. Ainsi toutes ces références antiques – que je crois possibles mais non prioritaires – concernaient le cœur comme lieu de la vie ou de la mort corporelle. Le cœur incorruptible de Jeanne dénonçait en quelque sorte ceux qui n'avaient cessé de le malmenier ou de l'empoisonner. Et ceux-ci très logiquement faisaient disparaître au plus vite l'organe qui les accusait. Mais le cœur est aussi »le principe de la vie spirituelle«, le lieu où se manifeste l'amour du fidèle pour son Dieu comme la grâce que Celui-ci lui accorde. Les références antiques sont ici inopérantes. En ce sens en effet, le cœur appartient au domaine des théologiens.

Venons en maintenant à l'autre témoignage sur le cœur intact de Jeanne. Isembard de la Pierre est maître en théologie: il a joué un rôle non négligeable en 1431 puisqu'il a participé à quatorze séances du procès. C'est l'un des rares témoins directs de la mort de la Pucelle. Il fut interrogé trois fois entre 1450 et 1452¹⁸ (en 1456 il est absent ou déjà mort). En revanche, il avait été le premier à témoigner lors de l'enquête exploratoire¹⁹ confiée par le roi à Guillaume Bouillé avant le procès en nullité. Pas de questionnaire ici et des témoins qui ne pouvaient guère savoir quelles étaient au juste pour le futur les intentions royales. »Au milieu des flammes, elle ne cessait d'invoquer le nom de Jésus. (...) En expirant et inclinant la tête, elle proféra le nom, signe de la ferveur de la foi dont elle brûlait comme il est rapporté de saint Ignace. (...) Le bourreau affirmait que bien qu'il ait amoncelé à plusieurs reprises fagots et charbons sur les entrailles et le cœur de Jeanne, il n'avait jamais pu consumer ni réduire en cendres ce cœur; il en était stupéfait comme d'un évident miracle«.

Deux niveaux d'explication possible pour cet évident miracle; le cœur donné à Dieu acquiert si Celui-ci l'accepte une espèce d'incorruptibilité²⁰, signe de l'accès au ciel. Le feu de l'amour de Dieu nourrit le cœur et ne le consume pas, contrairement aux feux de ce monde. Il l'emporte donc très logiquement sur ceux-ci et préserve l'organe qui lui a été dédié. L'idée n'est pas si rare. Depuis le début du XIV^{ème} siècle la vertu de charité (qui est amour de Dieu comme amour des autres) porte dans sa main gauche un cœur enflammé. Un cœur percé des rayons de l'amour divin est placé vers 1340 dans la main de saint Augustin et saint Thomas présente à Dieu après 1365 un cœur qui ne cesse de brûler. Quant au cœur plein de sang salutaire du Christ, il fait partie des *arma Christi* mais n'est pas avant 1500 représenté comme enflammé. À ces références iconographiques aux cœurs intacts des saints – qui sont presque toutes italiennes si l'on suit l'article d'Andreas Bram pour le colloque »Micrologus« 2002²¹ – peut s'ajouter la lecture d'ouvrage de dévotion. Ainsi le *De Doctrina*

16 DUPARC, Procès, t. 3, p. 212.

17 Suetone, Vie d'Auguste, éd. M. IHM, Stuttgart 1993, p. 107–108.

18 DUPARC, Procès, t. 3, p. 175 (en 12 articles) et p. 212 (en 27 articles), Isembard de la Pierre.

19 Paul DONCOEUR, Yvette LANHERS, L'enquête ordonnée par Charles VII en 1450 et le codicille de Guillaume Bouillé, Paris 1956, p. 38.

20 Carolyn BYNUM, The resurrection of the body in western christianity, New York 1995, p. 210–211.

21 Andreas BRAM, Von Herzen. Ein Beitrag zur systematischen Ikonographie, dans: Micrologus 11 (2003), p. 159–192.

cordis d'Hugues de Saint-Cher²² qui fut traduit en vulgaire à la fin du XIV^{ème} siècle est-il une extraordinaire leçon de cuisine spirituelle. Il faut offrir son cœur pour le repas du Seigneur. Rôti par les épreuves supportées avec patience, ce dernier ne brûle pas grâce à la graisse de la charité dont il est enduit. Et comme Hugues écrit pour des religieuses, il y a continuité entre l'incorruptibilité de leur corps vierge et celle de leur cœur qui, consumé par l'amour du Christ, échappe à la corruption durant la vie éternelle. Un raisonnement qu'on pouvait faire aussi pour Jeanne dont le cœur était tourné vers Dieu²³.

Le second niveau d'explication découle de la mise en parallèle suggérée par Isembard entre la Vie de saint Ignace telle qu'elle est transmise par la Légende dorée²⁴ et celle de la Pucelle. À première vue, peu de choses en commun entre le savant évêque d'Antioche martyrisé sous Trajan et la jeune paysanne brûlée en 1431. Des rapprochements sont pourtant possibles. Le nom d'Ignace se réfère au feu (*ignis*) de l'amour divin comme à celui des charbons ardents sur lesquels il dut marcher. L'évêque était le disciple de saint Jean dont Jeanne porte le nom. Comme elle, il fut soupçonné de magie avant de connaître la prison et le martyre. Ces similitudes d'ordre général sont confirmées par deux points communs forts rares, le titre de «Christophore» et la destinée très particulière de leur cœur.

Ignace était dit «Porteur du Christ» ou «Porteur de Dieu» soit parce qu'il avait écrit à la Vierge en lui donnant cette épithète, soit parce que lui-même ne cessait de parler de Jésus et d'inscrire Celui-ci dans toutes ces actions. Jeanne était, elle aussi, une vierge qui portait le nom de Jésus²⁵. Celui-ci figure sur son étendard comme l'avait déjà conseillé Ubertino da Casale: «Faites du nom de Jésus un drapeau pour tout le peuple chrétien pour marquer ses fidèles, les rallier à lui et glorifier leurs victoires»²⁶. C'est ainsi que le dessine Clément de Fauquemberghe dans les marges de son registre. Le nom figure sur l'anneau doré donné par ses parents comme au début de certaines de ses lettres. «Au nom de Dieu» est chose fréquente dans sa bouche. C'est en son nom qu'elle prophétise, qu'elle chasse les blasphémateurs ou qu'elle combat. Même ses actes les plus quotidiens s'inscrivent dans cette perspective, comme l'apôtre l'avait conseillé: «Que vous mangiez, buviez ou fassiez tout autre chose, faites le au nom de Dieu en qui nous vivons»²⁷.

Aucune trace chez elle du port du nom de Jésus inscrit sur un carré de tissu porté à même le cœur comme l'avait suggéré l'Horloge de Sapience d'Henri Suso²⁸ traduite pourtant par les franciscains de Neufchâteau à proximité de Domrémy. Mais il est bien possible que Jeanne ait incliné la tête ou fléchi le genou chaque fois que le nom de Jésus était prononcé. Cette pratique avait été rendue obligatoire au cours de la messe lors du concile de Lyon en 1274²⁹. La prédication mendicante l'avait lentement popularisée et étendue à toutes les circonstances de la vie quotidienne. Elle est évoquée dans l'article 71 (des 101 articles remis par la famille de Jeanne³⁰) et par Isembard qui lui fait accomplir une dernière fois ce geste sur le bûcher. À ces vies marquées par le nom du Christ succèdent des morts qui le sont aussi.

22 Denis RENEVEY, *The Doctrine of the Heart of Hugues de Saint-Cher*, dans: *Micrologus* 11 (2003), p. 519-555.

23 DUPARC, *Procès* (voir n. 5), t. 3, p. 174, Pierre Miget: «Il entendit d'elle que son cœur était tourné vers Dieu».

24 Jacques de Voragine (voir n. 12), c. 36, p. 187-191.

25 BEAUNE, *Jeanne d'Arc* (voir n. 4), p. 350-353.

26 Ubertino da Casale, *Arbor vitae*, II, 2.

27 Saint Paul, *Ephésiens*, IV, 11 cité par Elie De Bourdeilles, Pierre DUPARC, *Procès* (voir n. 5), t. 2, p. 120.

28 Suzanne ANCELET EUSTACHE (éd.), *Œuvres complètes d'Henri Suso*, Paris 1977, p. 531-532.

29 Francis RAPP, *Le concile et la piété*, dans: 1274, année charnière. Mutations et continuités, Paris 1977, p. 561-571.

30 DUPARC, *Procès* (voir n. 5), t. 1, p. 139.

Pour Ignace »même le feu ardent ne pourra éteindre en moi l'amour de Dieu. Au milieu des supplices, il ne cessait d'invoquer le nom du Christ«. Pour Jeanne, »au milieu des flammes elle acclamait sans cesse le nom de Jésus«³¹ ou »elle mourut ayant le nom de Jésus continuellement en bouche même à ses derniers moments«³².

Au moment de la mort ou juste après, survient le miracle. Pour Ignace on ouvrit le corps resté intact (c'est une condition nécessaire à la lisibilité du message) pour en sortir le cœur. On y trouva gravé en lettres d'or le nom de Jésus. Pour Jeanne, on vit selon Thomas Marie³³ le nom de Jésus inscrit en lettres d'or dans les flammes du bûcher. Cette inscription située en général au moment où Jeanne rendit l'esprit est mentionnée en des termes quasi identiques par trois des avocats du roi (Martin Berruyer³⁴, Thomas Basin³⁵ et la récapitulation de Bréhal³⁶). Dieu rendit-il ainsi miraculeusement visible le secret de ce cœur?

Le cœur inscrit³⁷, puisque c'est cela qu'il s'agit, est un motif hagiographique assez courant à partir de la fin du XII^{ème} siècle. Les expériences mystiques pouvaient croyait-on modifier le corps, soit par l'apparition de stigmates externes (saint François) soit par l'inscription de marques sur le cœur qui ne pouvaient être détectées qu'après la mort: instruments de la Passion pour Claire de Montfalcon, crucifix pour le frère dominicain Volvandum selon Thomas de Cantimpré³⁸, »Loué soit Jésus Christ« pour le Cy nous dit³⁹. C'est au milieu du XIII^{ème} siècle que ce motif fut ajouté à la vie de saint Ignace. Le succès en fut grand tant dans les chroniques (Vincent de Beauvais⁴⁰, Martin de Troppau⁴¹) que dans les livres d'exempla (*Scala celi*⁴² ou *Alphabetum narrationum*⁴³ d'Arnold de Liège vers 1400). Ignace fut l'archétype de tous les frères ou pieuses femmes des XIII/XIV^{ème} siècles auxquels on attribua un cœur inscrit. Certes le motif pouvait susciter le scepticisme mais sa diffusion fut favorisée par la pratique de l'inhumation séparée du cœur, des entrailles et du corps. Le cœur embaumé ou extrait pouvait se voir récompensé de sa dévotion par une sorte de certificat divin post mortem. Le nom qui apparaît dans les flammes en est l'équivalent. Nul ne viendra, en effet, pieusement ouvrir ce cœur intact. Il faut donc que la révélation ait lieu autrement.

Cœur empoisonné dénonçant ses persécuteurs, cœur intact car pénétré des flammes de l'amour divin ou cœur où s'inscrit métaphoriquement ou réellement le nom de Jésus, je n'ai pas de préférence. Ces deux témoignages énigmatiques ont l'intérêt de nous mettre en contact avec les auditions qui furent faites *extra processum* signalées par Basin⁴⁴ et par Bréhal: »On dit aussi beaucoup d'autres choses de ce genre que nous ne rapporterons pas ici«⁴⁵. La focalisation de ces légendes autour du cœur de Jeanne fut favorisée sans doute par la pré-

31 Ibid., t. 2, p. 326, 342–343, Guillaume Bouillé.

32 Ibid., t. 2, p. 260.

33 Ibid., t. 3, p. 228, Thomas Marie.

34 Ibid., t. 2, p. 237, Martin Berruyer.

35 Ibid., t. 2, p. 193–194, Thomas Basin.

36 Ibid., t. 2, p. 508–509, Jean Bréhal.

37 Marie Anne POLO DE BEAULIEU, La légende du cœur inscrit dans la littérature religieuse et didactique, dans: *Sénéfiance* 30 (1991), p. 297–313.

38 Henry PLATELLE, Les exemples du Livre des abeilles de Thomas de Cantimpré, Tournai 1997, I, c. 25, a. 6,7,8.

39 Cy nous dit, éd. A. BLANGEZ, Paris 1986, t. 2, p. 465.

40 Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, Douai 1624, X, c. 56–57, p. 387–388.

41 Martin de Troppau, *The chronicles of Rome*, éd. Dan EMBREE, Londres 1999, p. 38 (règne de Trajan).

42 Jean Gobi, *La Scala celi*, éd. M. A. POLO DE BEAULIEU, Paris 1991, p. 331.

43 Arnold de Liège, *Alphabetum narrationum*, éd. Mary MACLEOD BANKS, Londres 1904, n. 563, p. 378.

44 DUPARC (voir n. 5), t. 2, p. 194, Thomas Basin.

45 Ibid., t. 2, p. 508–509, Jean Bréhal.

sence à Rouen du cœur du roi Charles V inhumé près du maître autel de la cathédrale. Autour de ce cœur une liturgie complexe et fastueuse à laquelle nos témoins n'ont pu manquer de participer ou d'assister. Sur ce tombeau rouennais, le roi tenait de sa main gauche le cœur qu'il offrait à Dieu pour l'éternité.